

## Les Mères de place de Mai

*Le mouvement des droits de l'homme a été le cœur de la gauche argentine durant les dernières décennies. C'est certainement un des plus importants au monde, de par sa capacité de constituer une des principales références politiques dans les débats nationaux, en étant capable par sa persistance et son intensité d'arracher à l'Etat des situations qu'il n'offre pas spontanément. [...] Ce mouvement a été la réponse à un génocide, et aussi l'effet d'une défaite et d'un échec. L'élan révolutionnaire et l'horizon émancipateur ont cédé leur place au travail de la mémoire. La mémoire n'est pas un concept individuel et purement psychologique, il est collectif et politique. Même ceux qui sont nés bien des années après un événement extrême, et qui n'en ont donc pas de souvenir peuvent participer à une mémoire qui leur a été léguée et y trouver un ensemble de sens donnant un sens à leurs idées et à leurs pratiques. Diego Tatián, Página 12, 17.09.07.*

*Qu'est-ce qui la soutient, 31 ans après? "La même chose qu'au début, pouvoir savoir ce qui est arrivé à ma fille". Pepa raconte qu'elle ne connaît toujours pas son sort, et que durant ces trois décennies elle n'a put connaître qu'une information: sa fille a été séquestrée à l'Escuela [Superior] de Mecánica de la Armada [ESMA]. Laura Vales, Página 12, 02.05.08.*

### Femmes et pouvoir

Le Mères de place de Mai, inconsciemment, représente une pratique féminine du pouvoir. Les mères sont – hier aujourd'hui et demain – confrontées à la maternité et à l'éducation des enfants. Discuter de telle douleur durant la grossesse, de l'allaitement, etc., sont des sujets permanents entre fille et mères, belles-sœurs, tantes, voisines, etc. Faire garder l'enfant ou les enfants par ces différentes femmes (lorsqu'elles vivent relativement près) est normal pour la mère. Et pour la douleur, échanger les peines et pleurer ensemble est courant. Il n'y a généralement pas de compétition sur ces plans où l'homme n'intervient pas. C'est un échange relativement égalitaire.

Ce type d'échange inter générationnel sur des problèmes personnels est moins fréquent chez les hommes. Le côté compétitif, la susceptibilité, vouloir tout régler soi même, ne pas demander à un voisin, sont des sentiments fortement enracinés<sup>1</sup>.

Les Pères de la place de Mai, les maris avaient été écartés par les Mères car les militaires auraient forcément eu une attitude exterminatrice vis-à-vis d'eux "*Nous ne permettons pas aux pères, presque pas, d'aller à la place de Mai. [...] De nombreux pères se*

---

<sup>1</sup> Dans la tradition russe du début du XX siècle, encore imprégné de collectivisme traditionnel, les prises de décisions et les discussions en groupe étaient courante, d'où la création des soviets en 1905-1906 et leur renaissance en 1917 jusqu'à leur falsification dans le système marxiste léniniste inséparable du KGB créé par Lénine en décembre 1917 (Commission d'Etat de sécurité, Komissia Gosudarsvennoy Bezopasnosti).

*sont suicidés, parce qu'ils n'ont pas pu supporter l'impuissance des réponses et des non réponses que nous avons durant ces années-là. Les pères sont morts de maladies précoces, [...] Nous, de plus, nous étions dans la rue, en criant et en faisant la catharsis de la douleur.*<sup>2</sup>,

Le rôle du point de départ de la résistance des Mères à la dictature est difficile à saisir. Face à un conflit avec les enfants, la plupart des parents -de la classe moyenne, dans leur très grande majorité dans le cas des Mères- rejettent la faute sur les jeunes, qu'est-ce qui leur a pris de faire ça ? On fait appel à un parent, un ami, un voisin bien placé, pour apaiser l'affaire, effacer le scandale. Cela a été le cas de beaucoup de familles où le silence s'est imposé, avec un travestissement de la vérité.

La démarche des futures mères de place de Mai a été non conformiste et à la fois très classique. Il faut retrouver et aider nos enfants et nous nous adressons aux autorités, aux dignitaires officiels pour avoir une réponse (commissaire de police, maire, député, officier responsable de région militaire, curé, évêque, nonce apostolique). C'est un comportement logique, bien élevé, digne, dans le schéma de la classe moyenne. Il suppose qu'un Etat pratique et défend la justice en combattant la délinquance. La multiplication des faux-fuyants, portes closes, y compris les conseils obséquieux de ne pas chercher plus avant, d'accepter le destin et de prier, ont provoqué l'effet contraire.

Les réactions classiques, inculquée par l'Etat et l'Eglise ou la Synagogue, sur la famille cellule de la société, sur la fidélité -à une saine éducation - se sont transformées en une quête constante, une demande incessante de justice.

L'amour maternel, et dans bien des cas la situation de grand-mère qui a perdu à la fois enfant et petit-fils ou petite-fille, a imposé un refus catégorique de subventions financières en échange du silence. La même logique explique la nécessité de réponse immédiate, de châtiments contre ceux qui violent les règles de la famille et de l'amour envers les enfants. Sans le savoir et sans le vouloir, les futures mères de place de Mai ont appliqué l'action directe, le refus de tout compromis avant d'obtenir satisfaction.

Elles ont agi en tant que mères blessées implorant la justice dans une société machiste, en pleine dictature militaire, dans un contexte politique où les apparences extérieures du politiquement correctes ont une importance. La douleur est alors devenue une arme de dénonciation dévoilant la lâcheté des criminels<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Participation de Nora Cortiñas et du prix Nobel de la paix 1980, Adolfo Pérez Esquivel, à une conférence sur la " Défense de la mémoire " à Salta, université General Sarmiento, le 22 mars 2006 devant environ 500 personnes, www.aquilanoticia.com.

<sup>3</sup> *On nous dit: Attendez un peu!- On nous dit que les Argentins qui sont à l'étranger donnent une fausse image de l'Argentine. Nous, qui sommes Argentines, qui vivons en Argentine, nous pouvons vous assurer qu'il y a des milliers et des milliers de foyers souffrant d'une grande douleur, d'une grande angoisse, de beaucoup de désespoir, douleur et tristesse parce qu'on ne nous dit pas où sont nos enfants. Nous ne savons rien d'eux. On nous a enlevé ce qui est le plus précieux pour une mère: notre enfant. Angoisse parce que nous ne savons pas s'ils sont malades, s'ils ont froid, s'ils ont faim, nous ne savons rien. Le désespoir, Monsieur, parce que nous ne savons plus à qui avoir recours. Consuls, ambassades, ministères, églises, les portes se sont toutes fermées. C'est pour cela que nous vous prions [d'agir]. Vous êtes notre dernier espoir ! S'il vous plaît, aidez-nous ! Aidez-nous, s'il vous plaît ! Vous êtes notre dernier espoir* (Réponse à un journaliste étranger en 1978, extrait du film Madres).

Au début de la guerre civile espagnole, à Cordoue dominé par les franquistes, il a été interdit aux femmes de porter le deuil le 1 novembre 1936<sup>4</sup>. Il y avait eu tellement de républicains massacrés et fusillés que les autorités ont préféré ne pas voir une manifestation massive indirecte les condamnant. Durant le socialisme réel en URSS et dans ses colonies, les parents proches étaient exilés en même temps que les condamnés. Tout embryon de manifestation pacifique était écrasé à la trique (sauf dans la capitale où la presse étrangère couvrait l'information).

Les militaires argentins, dans le cadre d'une pseudo démocratie, ont su utiliser l'ironie et la calomnie, avec une efficacité qui dure jusqu'à aujourd'hui. " Les disparus sont à Cuba où ils vivent du fruit de leurs rapines. Si une personne disparaît, c'est qu'elle a commis quelque chose de répréhensible. Ces femmes qui manifestent, ce sont des " folles, des mères de subversifs", incapables d'élever leurs enfants dans le droit chemin [du capitalisme]. Elles parlent des droits de l'homme, des droits humains, mais nous, les Argentins, nous sommes droits et humains<sup>5</sup>. "

De même que dans la société catholique traditionnelle, le port du deuil chez les femmes pendant des années était une attitude courante, les mères de la place de Mai continuent à porter le foulard blanc. C'est le symbole de la disparition qui continue, des procès qui n'ont pas lieu, de la lâcheté des ravisseurs, policiers, militaires, hommes politiques, responsables religieux actuels, refusant d'avouer et de publier les archives militaires et policières. Tout un pan de la société qui est également le même qui opprime la majorité de la population.

Cependant, le passage de la dénonciation des disparitions des enfants à l'acceptation des buts recherchés par eux, n'a absolument pas été automatique. Dans la majorité des familles, l'amour entre les enfants militants et leurs parents n'incluaient pas les activités politiques. Avant la dictature militaire de 1976-1983, il y avait également des dictatures militaires. La différence consiste en ce que la répression n'était pas systématique. Mais les règles de prudence, ne pas divulguer les adresses, ne pas parler de détails politiques inutiles, ne pas utiliser les noms de famille des camarades, etc., étaient appliquées par tous les militants. C'est pourquoi la majorité des parents s'est tué durant la dictature, et même après.

La peur, la honte n'existent pas seulement chez les parents. On le trouve également chez des petits-enfants, enlevés à leurs parents " subversifs " et confié à des familles " saines ", selon la terminologie officielle militaire. Le général Ibérico Saint Jean, gouverneur de Buenos Aires, durant la dictature déclarait à la presse: " *Nous tuons d'abord tous les*

---

<sup>4</sup> Les putschistes franquistes n'avaient pas eu ces égards. Pour le 1 er novembre 1936, le lieutenant colonel de la garde civil " *Bruno Ibáñez Gálvez [gouverneur de fait de Cordoue] fit publier cet édit: " Dans le but d'éviter un rassemblement extraordinaire dans les cimetières, comme on l'a vu les années précédentes, entraînant toujours des invasions peu conformes à la paix qui doit régner dans ces lieux de méditation et du plus grand respect, la Direction de l'Ordre public a décidé d'interdire absolument l'entrée des cimetières (El Defensor de Córdoba, 29.10.1936). Auparavant, le colonel Cascajo [Chef de l'Ordre public] avait interdit non seulement le deuil dans la ville, ce qui aurait été une accusation insolite et permanente, mais il avait également fait retirer les toiles de couleur noire des commerces. "* Moreno Gómez Francisco *La guerra civil en Córdoba (1936-1939)*, p. 453.

<sup>5</sup> " *En 1979, à la veille de la visite en Argentine de la Commission Interaméricaine des droits de l'homme (CIDH) de la OEA [Organisation des Etats américains], le ministre de l'Intérieur, le général Albano Harguindeguy, donna l'ordre d'acheter 250.000 décalcomanies autoadhésives, en deux formats, avec le slogan "Nous les Argentins nous sommes droits et humains" [droits humains étant la forme habituelle pour " droits de l'homme "]. Le slogan avait été conçu à la demande de la dictature par l'entreprise Burson Marsteller, déjà engagée en 1978 pour améliorer l'image de Videla. "* article de María Seoane dans *Clarín*, 23.03.06). Le slogan était appliqué des années durant par un commentateur sportif à la radio et la télévisions José María Muñoz (inventeur de la formule et proposée par lui aux généraux, selon certains).

*subversifs, ensuite nous tuons leurs collaborateurs, puis [...] leurs sympathisants, après [...] ceux qui demeurent indifférents, et finalement nous tuons les timides [...]*<sup>6</sup>. Sur les 550 petits-enfants séquestrés, dotés d'une fausse identité, aujourd'hui âgés d'une trentaine d'années, une centaine a été identifiée.

La vérité est douloureuse, mais un adulte de trente ans dispose de tous les moyens de vérifier sa naissance, sa consanguinité vis-à-vis de ses parents. Un certain nombre refuse de se poser des problèmes parce que leur milieu social leur permet de faire du fric en se moquant des miséreux. Et si leurs parents ont été assassinés parce qu'ils combattaient le capitalisme, certains de leurs enfants probables s'en foutent éperdument en s'opposant à tout test d'ADN.

### Les Mères, organisation et division

Le regroupement des Mères sur un lieu central et traditionnel de protestation sociale – la place de Mai à Buenos Aires - fut une idée d'une des Mères, Azucena Villaflor épouse Vicenti, syndicaliste péroniste avec un oncle anarchiste (Horacio, cordonnier à La Plata). Mais dans le même temps, les Mères sont restés dans un schéma “féminin”, démarches et demandes d'informations dans les lieux habituels de la société: commissariats, casernes, ministères, églises. Application stricte du type “mère au foyer, cellule familiale”, dans la recherche du fils, de la fille, du gendre, etc. Comme la composition sociale était très hétérogène, mais avec une forte présence de la classe moyenne catholique, le pouvoir ne pouvait rejeter catégoriquement le groupe comme subversif ou complice de la guérilla. Le terme de “folles” était beaucoup plus commode pour la dictature militaire, se réclamant de valeurs catholiques, donc de la famille traditionnelle.

C'est la disparition brutale, l'indifférence et le mépris des autorités de la société (la police, la dictature, l'église catholique et le nonce apostolique, la religion juive, la crainte et la froideur au sein de la famille même), les rencontres fortuites de mères de disparus lors de leurs démarches désespérées qui ont suscité l'union. Mais cette union des mères a été forgée par trois personnalités au passé militant. C'est Azucena Villaflor [épouse] épouse Vicenti syndicaliste péroniste, c'est Ester Ballestrino épouse Careaga, marxiste-léniniste dissidente paraguayenne, c'est María Ponce épouse Bianco, catholique de gauche qui ont apporté une conduite à suivre.

Azucena a insufflé l'union et la nécessité de se réunir périodiquement sur le lieu traditionnel des protestations populaires, en marchant pour échapper aux interdictions de rassemblement non autorisé, elle a aussi proposé d'utiliser les langes blanches sur la tête - symbole de la mère qui veille sur son enfant - pour se distinguer des autres femmes lors d'un pèlerinage (en respectant la foi de la majorité). Ester, après avoir retrouvé sa fille, est revenu pour manifester sur la place de Mai et a répondu aux autres mères - qui s'étonnaient de la voir revenir puisque son cas était résolu et qui craignaient que la répression tombe sur elle – “ tous les disparus sont mes enfants.” C'est Mari qui a trouvé des contacts et des aides parmi de véritables chrétiens militants de gauche.

---

<sup>6</sup> Déclarations à United Press International (UPI), rapporté par l'éditorial du *New York Times*, 25.05.77, selon E. Vázquez, *PRN. La última. Origen, apogeo y caída de la dictadura militar*, Buenos Aires, EUDEBA, 1985, pp. 72-73. Également dans Joseph Tulchin, *La Argentina y los Estados Unidos. Historia de una desconfianza*, Buenos Aires, Planeta, 1987, p. 261. En anglais “ First we kill all the subversives; then, their collaborators; later, those who sympathize with them; afterward, those who remain indifferent; and finally, the undecided. ” attribué au *International Herald Tribune*, de Paris, du 26 mai 1977.

Toutes les trois, ainsi que d'autres femmes qui les soutenaient (comme deux religieuses françaises) ont été enlevées peu après la formation du "regroupement" des Mères. Une partie des corps ont été identifiées en 2005, les fractures spécifiques des os indiquent que - comme une grande partie des disparus - les personnes ont été précipitées vivantes d'une grande hauteur dans la mer. Ces opérations étaient effectuées par de multiples rotations d'avions militaires.

Le phénomène du "regroupement" des Mères commence grâce à ces agitatrices, en avril 1977. Les trois initiatrices sont disparues fin 1977. Les mères auraient pu être terrorisées et se disperser, puisque leurs inspiratrices, leurs leaders avaient subi le même sort de la disparition que leurs enfants. Il s'est produit un phénomène de cohésion en réponse à cette violence criminelle. Continuer à manifester de façon hebdomadaire et à se réunir toujours avec le même entêtement dans des lieux difficiles à contrôler par la police et bien féminins (salons de coiffure, pâtisseries et églises), telle a été la réponse des autres Mères, puisque leur problème demeurait sans solution. Les mères ont continué à exiger une réponse à la disparition, à se réunir pour comprendre ce qu'aucune autorité n'osait avouer oralement ou par écrit. La persistance de l'indifférence a maintenu leur cohésion.

Ce regroupement a comme seul maillon unitaire la disparition brutale d'un enfant, d'un gendre, d'un petit-fils, etc. Aucune discussion sur des points communs philosophiques politiques ou religieux n'a précédé l'action des mères. Leur résistance contre la lâcheté des bourreaux, incapables de reconnaître leurs actions criminelles, a été le ferment de la persistance du questionnement: où sont les disparus ? Savoir pour apaiser la douleur, l'absence actuelle des lieux où reposent les corps des disparus, pour la majorité des mères est une blessure constante.

Le second phénomène qui accompagne les Mères de place de Mai, c'est l'adaptation à la situation après l'effacement de la dictature militaire 1983. Les mères ne se sont pas bornées à être des symboles de douleur, montrant leurs larmes en réclamant la justice. En dépit des réticences de certaines, la suggestion par une mère politisée et libertaire de la ville de La Plata (María Esther) que les mères devaient être là où serait actuellement le combat de leurs enfants, a été un déclencheur, une prise de conscience, au niveau des Mères, puis de toute la société<sup>7</sup>.

Les Mères de place de Mai effaçaient ainsi leur caractère inaccessible d'avoir été capables de surmonter la douleur de la perte d'un ou de plusieurs membres de leurs familles, tout en combattant des obstacles multiples profondément inhumains [vous êtes des mères de subversifs, vous méritez le même sort, ne cherchez plus vos petits-enfants, ils sont dans des familles dignes; les disparus sont à l'étranger où ils vivent comme des nababs, etc.).

Les Mères de place de Mai devenaient une source de réconfort et d'espoir. Elles allaient soutenir des grévistes. Elles disaient haut et fort des critiques que la société n'avait pas encore le courage d'énoncer.

---

<sup>7</sup> Lolín Rigoni et Inés Rigo de Ragni, [sont] les deux seules Mères de la place de Mai actives qui restent dans l'Alto Valle de Río Negro et Neuquén [Patagonie]. Nous soulignons le mot "actives" parce que c'est pour elles un élément primordial. *"La mère de disparus est celle qui souffre d'une douleur égale à la nôtre, mais ce n'est pas une Mère de la place de Mai. L'être signifie assumer l'engagement de nos enfants, continuer à lever leurs drapeaux et être fidèles à nos consignes, intransigeantes mais primordiales pour analyser l'histoire de 29 ans de lutte menée par toutes les Mères", remarque Lolín Rigoni.* "Seguimos los pasos de nuestros hijos" [Nous suivons les pas de nos enfants] *Mañana* Neuquén 22.08.07 [visiblement là où le journaliste a repris différentes citations d'où "29 ans" alors qu'on attend 31, s'il s'agit de 2007].

Les Mères n'aiment pas parler des différences qui peuvent les séparer. Pourtant, et c'est une troisième étape presque aussi cruciale que les deux précédentes, elles ont en partie surmontées les écueils de la division. Mais, et c'est l'étape finale actuelle, les Mères ont perdu en tant que groupe et face aux exclus leur caractère de générosité et de soutien moral.

Ce qui est frappant aujourd'hui encore dans le fonctionnement des Mères de la place de Mai *Línea Fundadora* [l'autre groupe fonctionnant de façon vertical sous la conduite inamovible d'une chef], c'est la réunion des Mères, seules, en général les lundis, pour discuter en commun et prendre des décisions à la majorité, en maintenant le refus des initiatives personnelles et un fort respect mutuel. Mais on constate une forte séduction envers le pouvoir, conséquence en partie des appuis obtenus par des membres des familles des Mères et de l'oubli systématique du militantisme des enfants disparus au profit des clichés politiques les plus écules du réformisme des classes moyennes.

Les raisons de la scission des Mères de la place de Mai sont importantes parce qu'elles relèvent davantage de l'autorité masculine verticaliste et de la soumission à une " grande gueule " qu'à une discussion horizontale entre femmes égales entre elles.

Nora Cortiñas –donne cette explication "*Hebe [de Bonafini] est une canaille totale, et une hypocrite. En plus d'être fondamentaliste et messianique, elle trompe les gens. L'autre jour j'ai lu dans un reportage qu'elle dit que je suis partie parce que je voulais une réparation économique. Et cette année là, le 16 janvier 1986, il ne s'agissait pas de cela. Hebe faisait ce qu'elle fait maintenant: être la seule, sans laisser la parole. En janvier 1986 il y allait y avoir les premières élections légales et honnêtes, elle s'est érigée en présidente sortante et présidente proposée par l'Assemblée. La somme du pouvoir. Et nous avons refusé de participer dans ces conditions. Elle n'avait pas permis que l'on annonce qu'il allait y avoir ces élections, en élaborant une liste de Mères que personnes ne connaissait ... Et alors, nous nous sommes retirées. Je suis co fondatrice du mouvement Mères de place de Mai et de la formation de l'Association le 22 août 1979 et de l'Association Mères de place de Mai Línea Fundadora depuis 1986.*"<sup>8</sup>

C'est précisément ce comportement qui a dérouté de nombreuses Mères, comment après des années de résistance au coude à coude l'une d'entre elle pouvait agir de façon aussi odieuse ? En fait, la notoriété, des avantages financiers indirectes ont donné des ailes aux penchant autoritaire de certaines, un phénomène de groupe que Marx n'a pas vu et que Bakounine a bien isolée<sup>9</sup>.

Face à Hebe de Bonafini, les Mères les plus décidées l'ont ignorée (Mères de La Plata, de Santa Fe, de Jujuy, par exemple). Face à Graciela Fernández Meijide - la seule Mère ayant choisi de mener une carrière politique, ministre du développement social, puis candidate malheureuse au poste de gouverneur de Buenos Aires, dans une coalition de droite centriste de 1997-1998 – aucune ne l'a suivie. Les Mères ont eu l'intuition que leur combat est spécifique et qu'il dépasse les compromissions politiques, d'autant plus que les différents présidents de la république ont trahi leurs engagements moraux et ont poursuivi des politiques néo libérales, depuis Alfonsín et Menem jusqu'à aujourd'hui.

Une autre Mère, bien plus habile et moins tapageuse, Estela de Carlotto, en tant que présidente de Grand-mères de la place de Mai - voir l'annexe 2 sur Chicha -, a su user de son influence auprès du président Menem en plein délire de grâces envers les génocidaires pour maintenir le crime de lèse humanité pour l'enlèvement des enfants des disparus. C'était le seul fondement juridique permettant quelques interpellations de criminels de la dictature, avant l'annulation des lois de Menem. De leur côté, tous les présidents de la république ont

<sup>8</sup> Alejandro Margulis, Ayesha libros.

<sup>9</sup> *Discussion avec Bakounine*, CNT-RP, 2006, p. 57.

maintenu toutes les grâces présidentielles de Carlos Menem; en particulier les Kirchner (un signe fort et clair envers l'oligarchie, avec le discours indirect sur la réconciliation nationale).

Toutes les deux –et par là toutes les Mères, sauf des exceptions que l'on va isoler- sont considérées, à juste titre, par de nombreux piqueteros comme étrangères à leur lutte et vendues au gouvernement.

La revue satirique *Barcelona (une solution européenne aux problèmes des Argentins)* a bien saisi l'esprit de certaines Mères: « *Portes ouvertes aux « délinquants progressistes » Après avoir embauché Sergio Shocklender [assassin de ses parents] et Felisa Miceli [ex ministre de l'Economie jusqu'à juillet 2007, limogée pour opérations illicites], les Mères de place de Mai envisagerait d'engager le Gordo Valor [chef de gangsters condamnés pour une cinquantaine de cambriolages de banque et d'attaques de fourgons blindés dans les années 1990]*»<sup>10</sup>.

La quatrième étape est celle du départ: les mères savent qu'elles vont mourir et certaine d'entre elles, deux ou trois – les plus indépendantes et les plus soucieuses de fidélité aux idées de respect et d'égalité - ont rédigé une sorte de testament. “ *Nous en arrivons ainsi à 2006, pour voir comment le rêve de nos enfants d'un pays juste et solidaire nous échappe. Cette réalité nous impose de continuer notre lutte et de lui donner un nouveau sens. C'est pourquoi nous nous proposons d'œuvrer en faveur des secteurs les plus défavorisés, en donnant vie à notre dernière consigne “ solidarité et engagement social ”.*

*Nous nous reconnaissons en effet dans la douleur de chaque mère qui a perdu un enfant à cause des abus de la police, puisque dans les forces de sécurité les mêmes personnes et les mêmes pratiques qui ont tué nos enfants sont toujours appliquées. Nous nous reconnaissons dans chaque enfant qui meurt de faim, dans chaque chômeur, dans chaque pauvre, chaque marginalisée, parce que tous sont victimes du même modèle social économique contre laquelle ont combattu les 30 000 disparus: aujourd'hui plus que jamais nous croyons au rêve de nos enfants.*

*C'est pourquoi nous voulons que l'on n'oublie pas, nous voulons forger la mémoire. Nous n'envisageons pas la mémoire comme quelque chose de statique, mais comme un élément qu'on actualise façon permanente. C'est le présent, les pénuries et les dangers de l'actualité, qui convoquent la mémoire.*

*Les pauvres aujourd'hui sont les disparus d'hier. Si les génocides et les exterminations passés ne résonnent pas en nous dans ceux du présent, nous ne faisons pas un acte de mémoire, nous ressasons nos propres blessures. Nous croyons qu'une mémoire vive relie les offenses d'aujourd'hui aux offenses du passé.*

*Parce que la fidélité à la mémoire réside dans cette capacité de la conter chaque fois différemment, et ce faisant, effacer le récit antérieur et reconstruire un autre parce qu'on raconte toujours à la lumière d'un présent qui pose de nouvelles questions et de nouveaux engagements.*

*C'est pourquoi nous voulons apporter une contribution à la reconstruction des liens sociaux qui ont été brisés, d'abord par le terrorisme d'État et ensuite par des politiques rétrogrades qui ont empêché le peuple d'accéder au travail, à la justice et à l'éducation, aux autres droits fondamentaux qui fondent la dignité humaine. [...]*

*Notre résistance ne va pas contre les institutions démocratiques, elle s'oppose aux terrorismes d'État, aux dictatures, aux gouvernements autoritaires, à l'impunité, à la distribution injuste de la richesse et à la concentration immorale du pouvoir économique, à la*

<sup>10</sup> Allusion évidente à Hebe de Bonafini, n° 123, 07.12.2007, p. 5.

*corruption, la discrimination la marginalisation. C'est pour tout cela que nous continuons à marcher tous les jeudis, en décembre pendant 24 heures, le jour universel des droits de l'homme et à chaque manifestation où nous mène nos 30 000 détenus – disparus.*

*Et enfin nous ne voulons pas oublier que toutes nos luttes n'auraient pas été possibles sans l'aide de nos familles, sans la lutte de tous les organismes des droits de l'homme et sans l'engagement de vous tous. C'est pourquoi, camarades, femmes et hommes, aujourd'hui c'est nous qui vous disons : “ camarades de la place, les mères vous embrassent ” [retournement du salut : “ Mères de la place, le peuple vous embrasse ”] <sup>11</sup> ”*

### Un épisode banal ou l'interminable recherche des disparus et des enfants enlevés

Ce bref extrait est significatif. Il vient de l'article "Récupération d'identité d'un jeune dont s'était approprié le tortionnaire Bianco" de Victoria Ginzberg<sup>12</sup>. En 1985, les grand-mères de place de Mai avaient dénoncé le médecin militaire Norberto Bianco, qui s'était enfui au Paraguay, avec une condamnation à 12 ans de prison. Mais les parents biologiques de Pablo et de Carolina, les deux enfants élevés par le tortionnaire, demeuraient inconnus. Pablo, 29 ans aujourd'hui, a accepté de faire l'analyse d'ADN et il apparaît qu'il est le fils de Norma Tato et de Jorge Carlos Casariego, enlevés en avril 1977. Un détail intéressant et révélateur du fonctionnement de la "Justice" argentine, le coupable de la séquestration "n'est pas resté longtemps derrière les barreaux, car la justice a calculé comme temps de détention les dix ans passés au Paraguay [en partie sous la dictature d'Alfredo Stroessner - tandis qu'on attendait son extradition- une légère arrestation domiciliaire, où il s'était enfui. [...] En 2001, la Chambre fédérale de San Martín a considéré que le délit de suppression d'état civil et de l'identité de Pablo et Carolina était prescrit. "

Les grand-mères ne sont pas résignées, ont contacté les enfants au Paraguay et Pablo a fait son analyse en octobre 2002, en novembre 2006, l'avocat des Grand-mères a demandé que la Cour répète l'analyse qui confirme la précédente. On ne sait toujours pas l'identité réelle de Carolina. Bianco est accusé de la séquestration de 35 bébés qui étaient sous son contrôle. Pour une vision presque exhaustive du problème des Grand-mères et des identifications, voir l'annexe 2.

Une des particularités du système judiciaire argentin est son apparente atomisation des procès: sous prétexte de traiter chaque élément, on aboutit à une succession de mini procès qui correspondent à des fragments d'une même action (séquestration d'enfants, séquestration d'adultes, assassinats, participation à un complot militaire, etc.). Bien évidemment, les dépositions précédentes des témoins sont rarement prises en compte, sauf décès de personnes importantes. De cette façon les procès surgissent à tout bout de champ et comme par hasard, ils contribuent au paravent humanitaire dont s'affuble le gouvernement.

Pour les plaignants, en particulier pour les mères de place de Mai, vu la profondeur de la douleur, vu l'ostracisme dont elles ont été victimes de 1976 à 1983, -et qui peut durer suivant les cas jusqu'à aujourd'hui-, ces répétitions de procès d'assassins de leurs enfants sont simultanément une épreuve de sadomasochisme imposée par le gouvernement et une méthode d'épuisement pour accélérer leur disparition.

<sup>11</sup> Document de *Madres de Plaza de Mayo Línea Fundadora* pour le 29<sup>e</sup> ème anniversaire de leur formation comme mouvement, Buenos Aires, 26.05.2006, parties soulignées de FM. Le document est introuvable en castillan sur le site des Mères Línea Fundadora, (il est sur [fondation-besnard.org](http://fondation-besnard.org)).

<sup>12</sup> *Página 12*, 21.02.07.



### L'influence de la pratique féminine horizontale et son déclin

La place prise par des Mères que rien ne prédisposait à des activités sociales et politiques (à l'exception de celles disparus en 1977 et de certaines autres), leur protestation constante et leur acceptation de revendiquer le militantisme de leur fils ont certainement encouragé les exploités anonymes à s'organiser eux-mêmes.

Hijos, les enfants des disparus, dont les sigles – on l'a vu - signifient *Hijos por la Identidad y la Justicia contra el Olvido y el Silencio* [enfants – luttant – pour l'identité et la justice, contre l'oubli et le silence], sont le groupe les plus connu (avec la même tendance à s'aligner sur le gouvernement, sauf quelques exceptions comme à La Plata). Dans une telle structure il n'y a pas de place pour une hiérarchie (idéologique ou universitaire), tous sont de famille de disparus et revendiquent l'arrestation et le châtement des bourreaux de leurs parents, dans une société qui blinde le plus possible cette tentative.

Et à mon avis, tout le mouvement des blocages des routes est marqué par la détermination farouche contre l'injustice que les Mères ont montrée. Dans la société machiste, la répercussion sur les hommes est évidemment que si des femmes ont été capables de résister sous la dictature en manifestant obstinément pour finir par être reconnues, ils peuvent en faire autant. Et les femmes en chômage sont naturellement tentées par la même lutte que les Mères.

La solidarité qu'on apportée les Mères à bien des luttes a permis de renforcer leur caractère de référent moral dans la société. Une influence en baisse depuis le coup de force de 1986 mais qu'aucune force politique, aucun gouvernement n'a su et n'a pu obtenir, tant la corruption, la bassesse leur sont inhérentes (en plus de leur complicité avec le néo libéralisme).

Ces référents moraux et critiques, gages d'équilibre dans leurs jugements, sont indispensables dans une société bousculée par des forces très antagonistes.

Dans le cas contraire, tout s'écroule. Eduardo Aliverti (voir chapitre I) a brillamment saisi une scène grotesque de juxtapositions hétéroclites autour du distributeur présidentiel de subventions et célébrités: *“Les Mères étaient là avec la pire des structures clientélistes du PJ [parti justicialiste, nom officiel du parti péroniste]. Les grand-mères étaient là avec les figures les plus indigestes de cette “vieille” politique que le parti officiel prétend avoir liquidé. Il y avait une allocution du chef d'Etat [Kirchner] revendiquant 30 mille camarades disparus, et on voyait un tas de ceux qui ont été archi complices de la vermine [Menem] donneuse de grâce pour les tortionnaires et les assassins des 30 mille. Il y avait des gens éparpillés et des gens amenés en autobus, en camions et en train en échange de sandwich de saucisse, de limonade et de signer sur la liste avant de repartir. Plus du premier cas que du second ? Pas d'importance<sup>13</sup>.*

Dans l'Argentine de 2008 les deux organisations rivales des Mères, les grands-mères ont de moins en moins de poids, puisqu'elles calent leurs positions sur un gouvernement lié au néo libéralisme et à la corruption, indifférent aux injustices quotidiennes. Il demeure une poignée de Mères combattives soutenues par des organisations de base, avec les caractéristiques suivantes:

- Solidarité de douleur et de recherche de la vérité.
- Ténacité de dénonciation des coupables et demande de châtement.
- Avoir transformé le deuil en une accusation politique permanente, la douleur en une arme.
- Manifester publiquement, constamment à un jour et sur un lieu fixe depuis 1977.

<sup>13</sup> Eduardo Aliverti, *Página 12*, 29.05.2006.

Cette solidarité, cette ténacité et cette douleur politisées deviennent un combat contre des institutions sociales essentielles: Polices, Armée, Justice, Eglises multiples, partis politiques, qui ont assassiné et ont été complices, qui ne reconnaissent toujours pas leur culpabilité.

- La capacité (difficilement acquise) de reprendre une partie du militantisme des enfants en la transformant en une dénonciation de cas concrets de chômage, de misère, de marginalisation donne un poids politique énorme (en dépit des Mères qui se taisent ou se vendent).

- La recherche et l'identification des petits-fils impliquent pour ces derniers la récupération de l'engagement politique des parents et la condamnation d'une couche sociale complice de recel et de complicité d'homicide.

Pour aller au-delà des caractéristiques, je crois nécessaire de partir de quelques postulats.

Les Mères et les Grand-mères de place de Mai n'auraient rien commencé sans les trois figures fondatrices déjà évoquées. Ces trois militantes ont fixé les règles :

- Solidarité et efficacité, place de Mai et foulard (lieu de rendez-vous systématique et visibilité, Azucena) ;

- Agir avec les autres organismes de droits de l'homme.

- Maintenir la solidarité jusqu'au dernier disparu, Ester, une fois sa fille identifiée et libérée, revenant à la place de Mai et déclarant " Tous les disparus sont nos enfants. "

Ces trois mères étaient des militantes politisées dont la grandeur est d'avoir surmonté la douleur, la peur et les menaces, d'avoir agi spontanément en utilisant au mieux une circonstance inconnue, de s'être organisées seules et sans hommes.

L'ensemble des Mères a admirablement suivi et respecté ces règles jusqu'à 1986. La très faible présence de militantes a entraîné l'absence d'analyse en profondeur et donc de formation de nouvelles responsables. Le suivisme, la cécité envers les leaders a forgé quelques figures inamovibles. La conséquence évidente est la perméabilité de certaines aux appels des politiciens, à certains avantages.

Pour notre pratique, il est important d'être conscient de l'impact des organismes de droits de l'homme. Ils sont nés au pire moment de la répression en 1975 et 1976-1977 lorsque toute forme d'opposition légale avait disparu et que les crimes des forces de répression de l'Etat étaient en plein apogée.

Ces organismes ne se sont pas dissous mais ils se sont endormis ensuite avec la présidence des Kirchner, en dénonçant de plus en plus discrètement le paiement d'une dette illégale au FMI et la persistance de la misère et son accentuation pour certaines régions (Nord ouest Tartagal dans l'état de Salta, Jujuy, etc.) et pour certaines couches sociales (morts quotidienne d'une centaine d'enfants pauvres et d'origine indienne, en grande partie).

Voir aussi:

Hebe de Bonafini et ses sautes d'humeur

[http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php?id\\_article=701](http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php?id_article=701)

Communiqué des Mères de Neuquén et Alto Valle 10.07

[http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php3?id\\_article=700](http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php3?id_article=700)

Comment tout a commencé

[http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php3?id\\_article=699](http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php3?id_article=699)

Une Mère inexorable face à la persistance des pans de la société en faveur des génocidaires

[http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id\\_article=641](http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id_article=641)

María Adela Gard de Antokoletz (1911-2002)

[http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id\\_article=613](http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id_article=613)

Brève anthologie de propos de Nora Cortiñas

[http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id\\_article=612](http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id_article=612)

La Mère non Mère Olga Aredes, disparition et lutte de classes

[http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id\\_article=639](http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id_article=639)

Les mères de l'amour (musique et paroles de León Gieco)

[http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id\\_article=640](http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id_article=640)